

GRESSET ET DU CANGE.

DIALOGUE ENTRE DEUX STATUES.

Par M. YVERT.

(Séance du 23 Août 1861.)



GRESSET.

A Du Cange, salut.

DU CANGE.

Je ne me trompe pas ,
C'est vous, mon cher Gresset ?

GRESSET.

Oui, mais parlons plus bas.

DU CANGE.

Personne ici, je crois, ne songe à nous surprendre.

GRESSET.

On ne nous voit pas : soit ; on pourrait nous entendre ;
Vous le savez fort bien, mon cher ; le moindre bruit
Deviens presque vacarme au milieu de la nuit.
Inquisiteur sournois, quelque sergent de ville,
M'appréhendant au corps de façon peu civile,
Et troublant sans pitié notre doux entretien,
Pourrait me ramener à l'endroit d'où je vien.

Je ne méconnais pas son zèle et son service,
Mais j'ai, je vous l'avoue, horreur de la police.
Cet œil toujours ouvert sur tout et sur chacun,
Offusque mes regards et me semble importun.

DU CANGE.

A sa sévérité donneriez-vous matière ?

GRESSET.

Oui, car je fais ce soir l'école buissonnière
De la Bibliothèque osant franchir le seuil,
Pour vous revoir, ami, j'ai quitté le fauteuil
Où sculpté, disposé de façon fort habile,
Je fais certainement honneur à Forceville.

DU CANGE.

Cet état devrait-il provoquer vos soucis ?

GRESSET.

Non, mais, à dire vrai, j'étais las d'être assis.
Cessant donc de rêver, d'aligner des jambes,
J'ai jeté mon crayon, j'ai décroisé mes jambes,
Et déserté la salle où je suis confiné,
Pendant que le concierge avait le dos tourné.
Or, j'ai dû, pour toucher au but de mon voyage,
Franchir la grille en fer qui vous sert d'entourage.
Je ne connaissais pas cet enjolivement.
Et pardessus, ma foi ! j'ai sauté lestement.
Devais-je m'arrêter devant pareil entrave ? . . .

DU CANGE.

Toujours léger, Gresset !

GRESSET.

Mais oui ; vous, toujours grave,
Je vois avec plaisir, grâce à votre maintien,
Que pour un trépassé, vous vous portez fort bien.

Environné partout de fleurs, d'arbustes, d'herbe,
Vous avez, cher Du Cange, une mine superbe.
L'homme qui vit longtemps se ride, s'affaiblit,
Tandis qu'avec les ans le bronze s'embellit.
Des siècles, en un mot, ne craignant pas l'atteinte,
Il tient de leurs effets une plus noble teinte.
Ne pouvant que gagner à rester au grand air,
Vous bravez le soleil, vous méprisez l'hiver,
En sorte qu'immortel, grâce à plus d'un ouvrage,
Vous l'êtes, pour surcroît, mon cher, par votre image,
Tandis que moi, poète en marbre façonné,
Je dois, pour mon salut, resté emprisonné ;
Sois un toit tutélaire il faut qu'on me protège,
Sinon mouillé, glacé par la pluie ou la neige,
Comme ce bon Lhomond, près de nous érigé,
Je pourrais, avant peu, me voir endommagé,
Subir du froid, du chaud la fureur meurtrière,
Du haut en bas me fendre et tomber en poussière.

DU CANGE.

Eh ! mon Dieu, cher Gresset, pouvons nous pressentir
Ce qu'à chacun de nous réserve l'avenir.
Tel parait, pour toujours, affermi sur sa base,
Qu'un ouragan renverse ou que la foudre écrase ;
Humains et monuments aux regards exposés.
Par qui les admirait quelquefois sont brisés.
Qu'un coup inattendu vienne un jour nous atteindre,
Et je ne serai pas, je crois, le moins à plaindre,
Car vous laissant intact, en passant près de vous,
Le feu pourra fort bien me changer en gros sous,
Et m'infliger le sort que, pour remplir leurs poches,
Nos régénérateurs ont fait subir aux cloches.

GRESSET.

Non ; l'œuvre de Caudron, véritable trésor,
Est un bronze admiré qui vaut son pesant d'or ;

Notre ville en est fière et son patriotisme
Ne souffrira jamais qu'un nouveau vandalisme,
Dans nos murs attristés faisant invasion,
Pour fabriquer des sous vous mettre en fusion,
Ni qu'au métal si pur qui lui rend votre image,
Se mêle, en l'altérant, un ignoble alliage.
Voyez ce monument, gloire de la cité,
Qu'éleva dans Amiens l'antique piété,
Des révolutions la terrible tempête,
Sans pouvoir le détruire a grondé sur son faite.
Un homme dont le nom doit être conservé,
Un citoyen obscur, l'artisan Lécouvé,
Faisant, contre des fous, valoir son privilège,
Sauva le temple saint du marteau sacrilège,
Si de ces mauvais jours renaissaient les fureurs,
Surgiraient aussitôt pour vous des défenseurs.
En pouvez-vous douter, quand l'archéologie
Est partout et pour tous sujet d'apologie ;
Quand pour elle, à nos yeux en très haute faveur,
Des savants, des lettrés éclate la ferveur ;
Lorsque chez les marchands, aux vitraux des boutiques,
On étale à foison des émaux, des dyptiques,
Et mille autres objets qui, de leurs amateurs,
Attirent les regards, font palpiter les cœurs,
Et savent, provoquant une ardeur peu commune,
Des heureux brocanteurs centupler la fortune !
Mais ce n'est point assez des bijoux précieux
Qu'aux rayons du soleil on exhibe en cent lieux,
Pour le savant moderne il n'est plus de mystère
Que puisse à ses regards faire échapper la terre ;
Il faut à sa pioche, à ses yeux, à ses mains,
Mieux que des vases grecs et des casques romains ;
Voilà pourquoi, mon cher, grâce à son énergie,
Nous avons maintenant l'*Archéologie*,
Qui va, de Saint-Acheul au comté de Sussex,
Découvrir dans le sol des haches en silex,

Instruments de combat dont l'origine ancienne
Est, nous assure-t-on anté-diluvienne,
Et qui même existaient, selon certains propos,
Longtemps avant que Dieu débrouillât le chaos
Et que dans sa sagesse infinie et profonde,
Ouvrier tout puissant, il eût créé le monde.
Ceci n'est pas conforme à l'Ancien Testament,
Mais, pour les esprits forts, la Bible est un roman.

DU CANGÉ.

Je ne partage pas, certes, des conjectures
En désaccord avec les saintes écritures...
Qu'on me fasse passer pour bon grammairien :
Soit ; mais je suis surtout humble et fervent chrétien :
Au blâme du public loin de donner prétextes.
Je me borne à traduire, à commenter des textes.
On m'expose au grand jour, mais vous m'êtes témoin
Que je ne demandais qu'à rester dans mon coin.
A l'écart du tumulte et n'aimant pas la guerre,
Je me tiens prudemment loin du monde antiquaire,
Qui, pour moi, je le sais, rempli d'un zèle ardent,
Si je vivais encor, m'élirait président.
Il me faudrait alors, mêlé dans des disputes,
M'appliquer à calmer de déplorables luttes,
Et pour y parvenir, je suis presque certain,
Qu'avec plus d'un savant, je perdrais mon latin.

GRESSET.

Ce qui n'est pas peu dire.

DU CANGÉ.

Or, n'étant plus d'un monde
Où l'un ne produit rien, qu'un autre ne le fronde ;
Où chacun des Français, diversement classé,
Est l'homme du présent, ou l'homme du passé,
Comme si les splendeurs dont brille notre histoire
Ne nous dotaient pas tous d'une commune gloire ;

Comme si, lorsqu'il vient émerveiller nos yeux,
Le Progrès n'avait pas germé sous nos aïeux,
Sans attendre du temps le jugement suprême,
Lorsqu'un siècle vantard, qui s'admire lui-même,
Se dit très bien portant. quand il souffre si fort,
Je suis, je vous le jure, enchanté d'être mort.

GRESSET.

Je le crois, parbleu bien ! quoiqu'absent de la vie,
A beaucoup de vivants, vous pouvez faire envie,
Car à peu de défunts se trouvent conférés,
Les posthumes honneurs qu'on vous a consacrés.
Bien loin d'être enfouis dans quelque cimetière,
Vos beaux et nobles traits sont en pleine lumière,
Dans un square élégant dont l'aspect gracieux
Charme tout à la fois votre esprit et vos yeux.
Là, de brillantes fleurs multipliant le nombre...

DU CANGE.

D'accord ; mais j'y voudrais...

GRESSET.

Quoi donc ?

DU CANGE.

Un peu plus d'ombre.

De ce lieu, j'en conviens, l'attrait est sans pareil ;
Mais je crains d'y gagner quelque coup de soleil,
Qui, lorsqu'à travailler, le matin, je m'apprête,
Pourrait bien m'affliger d'un affreux mal de tête.
Par des rayons trop vifs je me sens bien ébloui.

GRESSET.

C'est l'inconvénient des squares d'aujourd'hui.

DU CANGE.

Ah !

GRESSET.

Leur ordonnateur, à la mode fidèle,
Les dispose partout sur le même modèle.

Pas d'ombre ! et cependant que d'hommes, de nos jours.
Auraient, convènez-en, besoin de son secours !
Combien de faits honteux, que le soleil révèle,
Seraient, fort à propos, dissimulés par elle.
Au reste, si j'en crois ce que l'on dit, dans peu,
Pour être mis ailleurs, vous quitterez ce lieu ;
Votre translation parait chose certaine.

DU CANGE.

Qui doit me remplacer ?

GRESSET.

Une belle fontaine,
Utile monument dont un enfant pieux
Dota sa ville avant qu'il ne fermât les yeux.

DU CANGE.

Où ma statue alors sera-t-elle posée ? . . .

GRESSET.

Mais, très probablement, dans la cour du Musée,
Auprès de grands savants, de débris curieux ;
Là vous n'entendrez plus, installé pour le mieux,
Le bruit que, devant vous, nuit et jour viennent faire
Les camions lancés vers notre embarcadère.

DU CANGE.

Mais le Musée est-il terminé ?

GRESSET.

Pas encor,
Les travaux, toutefois, ont repris leur essor.
Appelés de rechef après un long chômage,
Artistes, artisans poursuivent leur ouvrage.
Déjà du monument la destination
Se manifeste aux yeux par une inscription
Mise en fort bon latin que vous ferez entendre
Aux gens que la liront sans pouvoir la comprendre.

DU CANGE.

Pour finir ce travail, il était fort urgent,
Si j'ai bon souvenir, de trouver de l'argent.

Par quel nouveau moyen, répondez, je vous prie,
En a-t-on récolté ?

GRESSET.

Par une loterie.

DU CANGE.

Un procédé semblable était usé.

GRESSET.

Du tout.

Le public alléché le trouva de son goût ;
En tous lieux répandus, et mis en étalage,
Les billets furent pris ; on en fit un pillage :
Cent mille francs ! ce lot eut fort bonne façon,
Aussi ce fut à qui mordait à l'hameçon.
Et puis, vous le dirai-je ? à l'indifférentisme
Succéda la chaleur d'un vrai patriotisme,
Et de plus d'un tiroir qui s'ouvrit largement,
S'échappèrent des dons pour le beau monument.
Pour ce Musée enfin qui doit, si Dieu le garde,
Ajouter aux splendeurs de la cité picarde.

DU CANGE.

J'accepte avec plaisir ce présage si doux.
Maintenant, cher Gresset, parlons un peu de vous.
On applaudit toujours de façon chaleureuse,
Votre charmant *Vert Vert*, votre aimable *Chartreuse*,
De vos vers si piquants, si justement vantés,
Les Picards, plus que tous, sont toujours enchantés ?

GRESSET.

Profonde erreur, hélas ! vous oubliez Du Cange,
Qu'avec le temps, le goût se modifie et change.
Je suis bien enterré !

DU CANGE.

Non ; un marbre récent
Témoigne qu'envers vous on est reconnaissant.

GRESSET.

On pouvait, m'épargnant de stériles hommages,
Moins honorer mon nom, un peu plus mes ouvrages.
Ils sont bien oubliés ! le Théâtre français,
Dans mon œuvre aujourd'hui cherche-t-il un succès,
Alors que le *Méchant*, qui jadis fit ma gloire,
Est, depuis cinquante ans, rayé du répertoire !

DU CANGE.

Négligés tous les deux, notre sort est commun.

GRESSET.

Oh ! non ; bien plus que vous, mon cher, je suis défunt.
Ma muse qu'on trouvait jadis spirituelle,
Paraitrait surannée à l'époque actuelle,
Et très certainement se casserait le cou
Contre les jolis mots des Dumas, des Sardou.
Destouches, d'Harleville, étant passés de mode,
Paraissent aujourd'hui cent fois plus vieux qu'Hérode ;
Ingénieux auteurs, Andrieux et Picard,
Ont perdu leur saveur et sont mis à l'écart ;
On joue encor parfois et Molière et Corneille,
Et même un peu Racine, et, vraiment, c'est merveille,
Mais c'est moins pour charmer l'esprit du spectateur,
Que pour faire briller le talent d'un acteur.
Quant à la poésie, on fait du réalisme
Que vient, de temps en temps, compenser le lyrisme,
Et si l'un est parfois positif et brutal,
L'autre nage toujours dans des flots l'idéal.
On ne sort des brouillards d'une vague élégie,
Que pour tomber dans ceux de quelque tabagie
Où court se délecter plus d'un moderne auteur
Qui cherche dans l'absinthe un philtre inspirateur.
De l'appétit des sens, la lubrique peinture
Abaisse et déshonore une littérature
Dont plus d'un écrivain, romancier diligent,
Dans un volume impur cherche un succès d'argent,

Afin de se mêler, grâce à cette ressource,
Au flot spéculateur qui s'agite à la Bourse.
S'enrichir est le point unique, essentiel ;
Delà, les mouvements d'un monde industriel,
Qui, cherchant la fortune, incessamment s'applique
A perfectionner l'art de la mécanique.
Les merveilles du temps sont ces chemins de fer
Sur lesquels, s'élançant, les wagons fendent l'air ;
C'est l'électricité dans la télégraphie,
C'est la peinture aussi dans la photographie,
Et mille faits encor, vous le comprenez bien,
Près desquels prose et vers, ami, ne sont plus rien.

DU CANGE.

Hélas ! oui, je comprends que les vers et la prose
Ne sont plus aujourd'hui que, . . . rien, ou peu de chose
Mais on y reviendra.

GRESSET.

Soit ; lorsque les ballons
Vogueront dans les airs contre les aquilons,
Et que l'homme étendant ses conquêtes nouvelles,
Pourra, comme l'oiseau, voler à tire d'ailes.
Mais c'est assez, je crois, bavarder en ce lieu,
Il est temps, cher ami, que je vous dise adieu.
Du square Saint-Denis il me faut disparaître,
Car l'ombre s'effaçant, le grand jour va renaitre,
Et je veux que Garnier me trouve, ce matin,
Immobile, à mon poste, auprès de Lécubin.

